

PELLETIER-BAILLARGEON, Hélène, *Olivar Asselin et son temps, I : Le militant* (Montréal, Fides, 1996), 780 p.

Fernande Roy

Volume 51, numéro 1, été 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/305635ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/305635ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, F. (1997). Compte rendu de [PELLETIER-BAILLARGEON, Hélène, *Olivar Asselin et son temps, I : Le militant* (Montréal, Fides, 1996), 780 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 51(1), 121–125.  
<https://doi.org/10.7202/305635ar>

PELLETIER-BAILLARGEON, Hélène, *Olivar Asselin et son temps, I: Le militant* (Montréal, Fides, 1996), 780 p.

On connaissait déjà le talent d'Hélène Pelletier-Baillargeon, biographe de Marie Gérin-Lajoie. Il s'affirme encore ici avec éclat. La documentation utilisée pour cette biographie d'Olivar Asselin est fort riche et en grande partie neuve: assez bien connus, les nombreux écrits du journaliste n'avaient jamais été exploités avec une telle maîtrise, tandis que sa volumineuse correspondance n'avait pas encore retenu l'attention des chercheurs. En plus de ce fonds public, l'auteure a eu accès à quelques fonds privés contenant des lettres intimes d'Asselin à sa femme et à ses fils.

Pour rendre son propos intelligible à un public de non-initiés, H. Pelletier-Baillargeon n'hésite pas devant de fréquentes et assez longues mises en contexte qui auraient pu lasser quelque peu les historiens si elles n'avaient été aussi bien servies par une plume habile et élégante. C'est une bonne conteuse qui, par ailleurs, ne craint pas le recours à la fiction, ce qui n'est pas dans les habitudes (du moins avouées) des historiens. Dans cette biographie, père et mère s'interrogent sur l'oreiller à propos de ce fils «intelligent, précoce, mais à part» (p. 22); une famille terrienne ne traverse pas le Saint-Laurent en bateau, «sans que chacun ne presse secrètement au fond de sa poche les grains de son chapelet» (p. 36); un vicaire (sans doute bien réel), rencontré opportunément dans le train qui les amène aux États-Unis, raconte aux Asselin l'histoire des Franco-américains, comme s'il avait lu le dernier livre d'Yves Roby... (p. 73 et ss). Toutefois, dans l'ensemble, cette manière d'entremêler ouvertement la fiction au récit historique n'amène pas de confusion: l'auteure n'est jamais loin de ses sources et elle sait distinguer le réel du vraisemblable et du plausible. Bien balisé par une grande culture historique, le procédé s'insère agréablement dans la construction du livre. Tout de même, l'auteure nous ramène parfois quelques clichés à la Rumilly, auteur dont elle fait, à mon avis, un trop grand usage.

De l'enfance d'Asselin (né en 1874), on retiendra qu'il aurait été marqué par les démêlés de son père, un tanneur «rouge», avec certains membres du clergé. Lorsqu'il part étudier au séminaire de Rimouski, Asselin n'a que

12 ans, mais ses valeurs seraient déjà bien en place: «culte obsessionnel de la liberté et du courage politiques, respect admiratif du paysan, de l'artisan et du petit travailleur, mépris souverain de la politique politicienne, des prébendes et des honneurs, solidarité à toute épreuve envers son groupe social et la petite communauté canadienne-française au destin de laquelle il se sent intimement lié» (p. 48). Projection à rebours, sans aucun doute. Au collège, en dépit de sa santé fragile, il obtient beaucoup de succès, particulièrement dans les langues mortes et vivantes. A-t-il vraiment lu «Plutarque, Tacite, Virgile, Horace, Cicéron, Homère et Thucydide dans le texte» (p. 63)? Le jeune étudiant ne terminera pas son cours classique. La tannerie du père passe au feu et toute la famille, sauf les trois aînés, s'exile aux États-Unis.

Asselin a 17 ans lorsqu'il arrive au village de Flint, près de Fall River. À l'automne 1892, il travaille à la filature, sans rester longtemps à la même place. Quelques mois plus tard, prêt à n'importe quoi pour sortir de l'usine, il demande à être admis comme novice chez les jésuites. Ce projet avorte à la suite du décès de son père: Asselin doit travailler pour aider sa famille. Il se tourne bientôt vers le journalisme, collaborant à plusieurs journaux, dont le quotidien *La Tribune* de Woonsocket, où il sera le responsable de l'information pendant un an et demi. En 1895, insatisfait de son sort ou attiré par l'aventure, il veut entrer dans la légion étrangère; trois ans plus tard, il s'engage dans l'armée américaine, mais le conflit hispano-américain se termine avant que le «Petit caporal», comme on le surnommait depuis l'enfance, ne se soit rendu plus loin que le camp d'entraînement.

Durant cet exil en milieu franco-américain, Asselin aura appris à distinguer les intérêts nationalistes canadiens-français des intérêts de l'Église catholique. Son passé de travailleur lui inspirera aussi une grande réserve vis-à-vis de la toute nouvelle doctrine sociale de l'Église et de la question de l'harmonie patrons-ouvriers: «pour lui, la lutte des classes n'est pas une idée, mais un fait...» (p. 110). Asselin, nous dit-on, a «le cœur à gauche», sans pour autant éprouver la moindre sympathie pour le socialisme. À plusieurs reprises, l'auteure affirme qu'il n'est pas doctrinaire, qu'il n'a pas l'esprit de système. Si une idée lui semble bonne, qu'elle soit énoncée par un socialiste, un franc-maçon ou un catholique, il l'adopte. À vrai dire, cet «esthète individualiste et ambitieux» (p. 110) s'avère un libéral préoccupé d'égalité et de justice sociales.

De retour à Montréal au tout début du siècle, Asselin, «encore sommairement politisé» (p. 157), offre ses services à des quotidiens montréalais de toutes tendances: il sera pigiste à *La Patrie*, au *Journal* et au *Herald*. Il collaborera aussi à *La Vérité*, au *Quebec Chronicle and Quebec Gazette*, au *Pionnier* de Sherbrooke, ainsi qu'à *L'Avenir du Nord*. Mais c'est le groupe qui gravite autour des *Débats* qui attire davantage Asselin. Cependant, ce journalisme à la pige n'est pas très lucratif et Asselin accepte, en 1901, le poste de secrétaire particulier de Lomer Gouin, alors ministre de la Colonisation. Il en profitera pour parfaire sa connaissance des dossiers politiques.

Ce nouvel emploi lui permettra aussi de se marier, en 1902, avec Alice Le Bouthillier. L'auteure éprouve une grande sympathie pour le destin difficile de cette femme. Bien que paraissant sincèrement attaché à sa femme et à ses enfants, Asselin les fait toujours passer après ses combats journalistiques et ses emballements politiques. Même pour l'époque, ce comportement égoïste et irresponsable paraît odieux. On reste pantois devant un type qui, le jour même de la mort de son fils aîné, s'occupe à écrire à Sam Hugues pour lui offrir ses services d'interprète dans l'armée...

Les causes d'Asselin sont nombreuses et toujours inspirées par sa préoccupation pour l'avenir des Canadiens français. Il réclame une réforme de l'éducation, une politique d'immigration francophone, une politique de colonisation et de développement des ressources naturelles. L'essai d'Errol Bouchette, *Emparons-nous de l'industrie*, l'enthousiasme: sans reconquête économique, le nationalisme des Canadiens français restera une coquille vide. Initiateur et cheville ouvrière de la Ligue nationaliste, Asselin tente de faire partager son idéal à la jeunesse canadienne-française. Après avoir quitté son poste auprès de Gouin en septembre 1903, il devient directeur de l'information à *La Presse* pour quelques semaines. À nouveau sans emploi, il se retrouve disponible pour une nouvelle aventure: ce sera celle du *Nationaliste*, hebdomadaire qu'il dirigera de 1904 à 1908. Quelques amis l'y ont suivi, dont Jules Fournier, préoccupé comme lui de la qualité de la langue. La manière d'Asselin est celle du polémiste: il aime affronter les hommes publics de tous les paliers de gouvernement, quitte à s'attirer de nombreuses poursuites judiciaires. Il faut dire, même si sa biographe n'est peut-être pas de cet avis, qu'il ne s'arrête même pas au seuil de la démagogie (quand il s'attaque à Rodolphe Forget, par exemple, ou à Jean Prévost).

En décrivant les combats des nationalistes, l'auteure profite de plusieurs occasions pour égratigner Wilfrid Laurier, ce «maître de l'ambiguïté», qui, dans ce livre, est traité sans nuance. Plus intéressante s'avère l'analyse des relations entre Asselin et Henri Bourassa. De la part d'Asselin, on trouve une fervente admiration envers le chef de la lutte anti-impérialiste, un dévouement sans bornes, puis une désillusion: Bourassa aime se laisser aduler par les foules, mais il préfère la parole à l'action, dira-t-il. De son côté, Bourassa, qui éprouve d'abord une certaine amitié envers Asselin et qui a reconnu son talent de journaliste et de batailleur, se révèle finalement assez mesquin: il oublie de manifester la moindre gratitude pour les services rendus lors des campagnes électorales, il s'esquive lorsque Asselin est attaqué par ses ennemis ultramontains et, enfin, il choisira Omer Héroux comme bras droit au *Devoir*, alors qu'Asselin avait été jusqu'à sacrifier son poste au *Nationaliste* pour éviter de nuire à Bourassa. L'auteure met fort bien en lumière non seulement les deux personnalités, mais aussi les projets de société différents de l'un et de l'autre. À l'admirateur des institutions britanniques s'oppose le francophile passionné; face au nationaliste pancanadien, pour qui l'avenir du Canada repose sur l'entente des élites politiques et intellectuelles des deux «races», se révèle un nationaliste plus près du peuple et plus sensible à «la différence québécoise» (p. 375); et, surtout peut-être, contre un nationalisme

où priment les valeurs religieuses, se dresse un nationalisme libéral, laïque et nettement plus tolérant. Pour Asselin, la langue n'est pas la gardienne de la foi et la pensée française peut transcender la diversité politique et religieuse. La tendance Asselin est sûrement plus minoritaire que l'autre, même si H. Pelletier-Baillargeon exagère beaucoup, à mon avis, en affirmant que le nationalisme de tradition ultramontaine s'impose à peu près totalement et sans grand changement de 1910 à 1960 (p. 512-513).

Après avoir été à toutes fins utiles évincé du *Devoir*, Asselin n'a plus beaucoup de place dans le journalisme montréalais. Il a travaillé à *La Patrie* en 1908 et 1909, mais il est parti en claquant la porte; par ailleurs *La Presse* et *Le Canada* n'accepteront pas cet adversaire de Laurier et les journaux anglophones n'embaucheront pas cet anti-impérialiste. Pour faire vivre sa famille, Asselin se fait donc courtier en immeubles, sans grand succès d'ailleurs. Il n'a pas pour autant cessé de s'intéresser à la politique et, aux élections fédérales de 1911, il se présente comme candidat d'allégeance bourrassiste. Défait, il reçoit des conservateurs un prix de consolation: on le charge d'une enquête sur l'immigration. Ainsi, en passant par l'Angleterre et la Belgique, Asselin pourra enfin voir Paris et la France. Malade, il revient d'Europe pour plonger dans un profond «désarroi physique et moral» (p 565). Asselin a toujours été de santé fragile et il est sujet à d'assez longs épisodes dépressifs dont il sort généralement pour se lancer à corps perdu dans une nouvelle aventure. Maniac-dépressif? sa biographe reste prudente (p. 426).

Cette fois-ci, il ambitionne de dépoussiérer l'Association Saint-Jean-Baptiste. Devenu, en 1913, président de ce qui s'appelle dorénavant la Société Saint-Jean-Baptiste, Asselin en scandalise plusieurs (dont M<sup>re</sup> Bruchési) en tentant de supprimer la traditionnelle parade et son mouton, et en affirmant que la fête nationale doit d'abord être une fête française plutôt qu'une fête religieuse. S'étant ainsi mis à dos les nationalistes traditionnels, il a de la difficulté à promouvoir la campagne du «Sou de la pensée française», mise de l'avant pour venir en aide aux Franco-ontariens en butte au Règlement 17.

Asselin a l'art de se faire des ennemis. Mais, en 1916, son enrôlement dans l'armée britannique (il aurait, bien sûr, préféré s'engager dans l'armée française) déroutera même ses amis nationalistes et peut-être aussi sa biographe. Asselin a senti le besoin de s'en expliquer publiquement. Lors d'une soirée au Monument national, il prononce un «étrange discours», nous dit l'auteure (p. 693). Asselin ne renie aucun de ses engagements passés et il rejette la conscription. Mais il faut, dit-il, distinguer entre le devoir d'un État et celui qu'un individu libre choisit pour lui-même. Il continue de croire que les Franco-ontariens sont opprimés et il rejette l'impérialisme britannique tout autant qu'avant. Toutefois, il servira pour la France, «en dépit de l'Angleterre» (p. 703). La France est pour lui, et devrait être pour tous les Canadiens français, la lumière, la chaleur et la vie. Asselin aimerait mieux mourir que de la voir vaincue et impuissante. Aussi, à 42 ans, s'engage-t-il dans cette aventure, «le front tourné vers les étoiles»... Sur cette note lyrique, Asselin est applaudi par plusieurs, mais il n'a pas convaincu tout le monde. *Le Devoir* garde le silence, tandis que Sam Hughes fait imprimer le discours à des

milliers d'exemplaires. Ainsi s'achève la première partie de la vie d'Asselin. Les lecteurs d'Hélène Pelletier-Baillargeon attendent la suite avec impatience.

*Département d'histoire  
Université du Québec à Montréal*

FERNANDE ROY